

folin
POLICIER

DROR MISHANI

Un simple enquêteur

במסגרת שיתוף הפעולה
בין ישראל ושווייץ
במסגרת הסכם
הבטיחות בין ישראל
לשווייץ





Dror Mishani

Un simple
enquêteur

Une enquête d'Avraham Avraham

*Traduit de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz*

Gallimard

Né à Holon, Dror Mishani enseigne l'histoire du roman policier et la littérature israélienne à l'université de Tel-Aviv, où il vit. Un temps responsable de la rubrique littéraire du *Haaretz* ainsi qu'éditeur, il occupe une place de premier plan parmi les auteurs israéliens contemporains.

Ce livre est le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec une histoire ou des événements réels, ainsi qu'avec des personnes vivantes ou mortes, des noms existants ou ayant existé, ne pourrait donc être que totalement fortuite.

*À Marika Moisseff
et Michael Houseman
pour m'avoir ainsi adopté.*

Éloigne-toi de ton pays, de ton lieu
natal et de la maison paternelle.

GENÈSE, XII, I.

PREMIÈRE PARTIE

La disparition

1

Le commissaire divisionnaire Benny Seban, chef du secteur Ayalon, n'essaya pas de masquer sa stupéfaction. D'un geste nerveux, il ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit un étui de velours bleu d'où il extirpa un objet en verre opaque de la forme d'un stylo.

« Je ne vous crois pas, Avi. Vous ne parlez pas sérieusement », dit-il.

Or le commissaire Avraham Avraham était justement très sérieux. Bien que cet entretien n'ait été décidé que le matin même, il s'y était préparé dès le début de l'été et l'attendait depuis son retour de vacances.

« Ça ne vous dérange pas, n'est-ce pas ? Le cigare ? »

Il fit non de la tête.

Ilana Liss, qui avait précédé Seban à la direction du secteur, tirait de ce même tiroir un gobelet en plastique transparent, y versait un peu d'eau, le posait sur le bureau et lui demandait d'allumer deux cigarettes – une pour elle, une pour lui –, malgré l'interdiction de fumer dans les locaux. Il s'exécutait, lui tendait la première, puis allumait la sienne. Il y avait même eu une époque, ils étaient alors jeunes et commençaient juste à travailler ensemble, où il mettait les deux cigarettes en même temps dans sa bouche et les allumait d'une seule grande flamme.

Le vapoteur dégagea un nuage rose autour du chef qui continua à parler dans ce halo : « Mais ça fait à peine deux ans, Avi ! Je ne vous comprends pas. Quel âge avez-vous ? Quarante-six ? Quarante-sept ? »

— Quarante-trois.

— Vraiment ? N'empêche. Où pensez-vous pouvoir aller à votre âge ? »

Avraham ne le savait pas précisément, mais il espérait intégrer un service central tourné vers l'international, comme celui de la lutte contre le crime organisé ou la corruption. Et pourquoi pas une agence de renseignements ?

En fait, il avait presque quarante-quatre ans.

« Enfin franchement, de quoi parlez-vous ? Vous vous voyez tout à coup devenir espion ? »

Comme chaque fois qu'il était ému, Seban se mit à cligner des paupières. Avraham constata qu'il avait appris à l'apprécier, que leur relation avait évolué dans le bon sens depuis leur première entrevue, ici même, dans ce bureau-là précisément, lorsqu'il ne considérait cet homme que comme celui qui s'installait dans le fauteuil d'Ilana Liss, obligée de se mettre en arrêt maladie. Sans surprise, il s'était révélé beaucoup moins inspirant qu'elle – sa principale préoccupation étant de ne pas dépasser le budget et « d'améliorer nos chiffres » – mais il ne lui avait jamais menti, et son incapacité à masquer une trop grande émotivité, couplée à une fâcheuse tendance au stress, avait réussi à éveiller la confiance de son commissaire. Lequel, cependant, n'avait aucune envie de discuter avec lui des raisons qui le poussaient à demander sa mutation. D'ailleurs, qu'aurait-il bien pu lui dire ? Évoquer cet instant, en forêt, où, de l'eau limpide du lac, avait jailli une certitude : il ne voulait plus enquêter sur les dossiers que lui proposait son poste ?

« Je ne comprends vraiment pas votre problème, insista Seban. Ça fait à peine deux ans que vous dirigez le service d'investigation et de renseignement du secteur, vous faites plutôt du bon, du très bon boulot. Donnez-vous encore un an, un an et demi... Je serai peut-être promu, qui sait, ce qui vous fera, vous aussi, grimper dans la hiérarchie. Pourquoi tout

bazarder maintenant ? En plus, vous venez de vous marier, non ? Vous avez besoin de changements supplémentaires ? »

Si Ilana avait été assise dans ce fauteuil, ils auraient longuement discuté de ce qu'Avraham avait ressenti durant l'été. Mais elle n'était pas dans le bureau, du moins pas comme avant, même si, l'espace d'un instant, il la vit se lever de son siège pour aller ouvrir la fenêtre, présence diaphane, évanescence. Il ferma les yeux, comme pour retenir cette image sous ses paupières avant qu'elle ne se dissipe.

~

Ilana était morte au début de l'été. Au profond chagrin causé par ce décès venaient s'ajouter deux sentiments pesants : la colère de ce que, au cours des derniers mois de sa vie, elle avait refusé de le voir, et la culpabilité de ne pas avoir assisté à son enterrement.

Elle s'était murée chez elle depuis la Pâque, ne voyait personne à l'exception de sa famille proche et de quelques rares amis – dont il ne faisait apparemment pas partie. Obligé d'accepter qu'il ne comptait pas parmi ceux dont elle avait toléré la présence durant sa maladie et jusqu'à sa mort, il avait renoncé à lui téléphoner ou à lui envoyer des messages et s'était contenté d'appeler Gary de temps en temps pour prendre de ses nouvelles.

Il n'avait cessé de répéter à Marianka qu'il comprenait cette attitude, mais la vérité était que non. Pourquoi le punissait-elle ? Pourquoi certains collègues, qui la connaissaient beaucoup moins bien, avaient-ils été autorisés à lui rendre visite, alors qu'on lui avait obstinément dénié ce droit ? De plus, il avait beau savoir, bien sûr, qu'elle n'avait pas choisi le jour où son cœur cesserait de battre, ni décidé de partir à un moment où il ne pourrait pas assister à son enterrement, cette coïncidence lui restait tout de même en travers de la gorge... Ilana était morte chez elle, à Ramat-haSharon, pendant qu'il se trouvait en voyage de noces avec Marianka en

Slovénie. Comment ne pas y voir une tentative supplémentaire pour lui faire du mal ?

Exactement comme sa lettre d'adieu.

C'était Eliyahou Maaloul qui lui avait annoncé la mort de leur cheffe. Avraham avait aussitôt appelé Gary pour lui transmettre ses condoléances et s'excuser de ne pas pouvoir être présent à l'enterrement. C'est là que celui-ci lui avait appris qu'une lettre d'adieu rédigée par sa femme l'attendait chez eux et qu'il pourrait venir la chercher à son retour.

Durant la suite de son voyage, il s'était beaucoup interrogé sur ce qu'elle avait bien pu lui écrire.

Ils s'étaient mariés deux fois, d'abord à la mairie de Koper, la ville natale de Marianka, ensuite dans la petite église qui se dressait au bord de l'Adriatique. Assistaient à la cérémonie les parents de la mariée, Bojan et Annika Milanič – lesquels n'avaient pas caché leur affliction chaque fois qu'ils devaient étreindre celui qui avait emmené leur fille loin d'eux –, quelques membres de leur famille, dont Avraham n'arrivait pas à mémoriser les noms, et deux amies d'enfance de Marianka, Eva et Monika, qui s'étaient extasiées devant sa grande ressemblance avec le héros de la série *Fauda*. Au cours du déjeuner qui avait suivi, elles lui avaient demandé si, dans le cadre de son travail, il se déguisait aussi en Arabe pour combattre les organisations terroristes. Cette nuit-là, ses deux admiratrices s'étaient obstinément immiscées dans son sommeil et, comme il n'avait pas réussi à les chasser, il avait dû subir leur présence survoltée dans un rêve qui, heureusement, fut vite remplacé par un autre : il se vit, adolescent, rouler dans une Subaru avec son père qui n'avait pas encore dépassé la quarantaine, fumait à la chaîne et s'était mis à lui raconter une longue histoire qu'au matin il n'arriva pas à reconstituer. Il se dit que c'était sa manière de partager la fête avec le vieil homme qui n'avait pas pu prendre l'avion pour des raisons de santé.

Se marier à des milliers de kilomètres de son pays natal, loin de ses parents et de ses amis, n'avait posé aucun problème à Avraham : cet événement était le leur, n'appartenait à personne d'autre qu'à eux. Durant la cérémonie dirigée en anglais par un prêtre local, chaque fois que Marianka avait senti qu'il hésitait, elle l'avait guidé en lui chuchotant les instructions dans le creux de l'oreille.

Ils restèrent cinq nuits à Koper puis prirent la route en direction des forêts, dans une vieille Fiat sans clim qu'un oncle avait tenu à leur prêter. Le temps passa en lectures et promenades d'où Marianka revenait avec des paniers remplis de myrtilles et de champignons humides. Il avait encore du mal, de temps en temps, à se convaincre que cette femme vivait et allait continuer à vivre avec lui à Holon. Elle avait déjà été embauchée en Israël par une agence de détectives privés spécialisée dans les enquêtes et les filatures au service de femmes en instance de divorce, et parfois la police faisait appel à ses services d'interprète pour des interrogatoires de touristes ou d'étrangers en visioconférence.

Ils s'installaient au crépuscule sur le banc en bois devant la cabane qu'ils avaient louée. Elle s'asseyait en tailleur, face au lac dont l'eau repeignait en couleurs sombres le sommet des arbres qui s'y reflétaient, et, sur les feuilles d'un cahier rouge, écrivait au crayon des mots dans une langue qu'il ne comprenait pas. Pendant ce temps, il lisait le dernier Mankell, une enquête où Kurt Wallander, ce policier qu'il appréciait tant, se retrouvait pris dans les méandres des services secrets suédois et des sous-marins nucléaires afin de tirer au clair d'obscurs dossiers remontant à la guerre froide. Lorsque Marianka lui demandait : « À quoi tu penses ? », il répondait : « À rien », parce que c'est ce qu'il avait l'habitude de répondre. Jusqu'au moment où il changea d'avis : « Je ne sais pas si je serai capable d'y retourner.

— Où ça ? À Holon ?

— Au travail. À mes enquêtes habituelles. »

Bien sûr, ce n'était pas sans rapport avec Ilana – et elle s'en douta –, mais il avait aussi d'autres raisons.

La plupart des dossiers dont il s'était occupé au cours des dernières années étaient de terribles drames dont la résolution n'avait aidé personne. À quoi bon avoir révélé que Raphaël Sharabi avait tué son fils Ofer ? Ou que Haïm Sara avait étranglé sa femme Jennifer avant de l'enterrer dans une cour ?

« J'ai l'impression de ne mener que des combats sans importance et surtout sans vainqueurs. Dans lesquels il n'y a que des perdants.

— Comment peux-tu dire que ce sont des affaires sans importance ? s'étonna Marianka.

— Elles comptent bien sûr pour ceux qui sont concernés, mais leur résolution n'a rien changé sur un plan plus global. D'ailleurs, ça n'a même pas été bénéfique aux victimes et à leur famille. »

Évidemment, qu'il ait trouvé l'assassin d'Ofer Sharabi ou celui de Jennifer Salazar n'avait rien changé pour les deux défunts, mais ça n'avait pas non plus aidé leurs proches. Non seulement Hannah Sharabi avait perdu son fils, mais elle se retrouvait sans mari. Quant aux enfants de Jennifer Salazar, ils vivaient à présent non seulement sans mère, mais aussi sans père.

« Je pense que la chose la plus importante que j'aie faite ces dernières années, c'est d'avoir réussi à capturer le chimpanzé, tu ne crois pas ? »

Marianka rectifia : il s'agissait d'un orang-outan.

D'ailleurs, même là, Avraham n'avait pas vraiment capturé l'animal, il avait simplement repéré la bête accroupie sur un mur de pierre dans le quartier résidentiel qui longeait la plage de Rishon-leZion et avait transmis sa localisation au service concerné. Il rentrait au commissariat après un déplacement au port d'Ashdod dans le cadre d'une enquête sur un trafic de contrefaçon de Viagra quand on avait annoncé par radio qu'un singe très dangereux venait de s'échapper du zoo. Avraham avait aussitôt quitté

l'autoroute pour prêter main-forte à ses collègues. Le lendemain, sa photo s'affichait en dernière page du *Israel haYom*, et la porte-parole de la police l'avait obligé à participer à une matinale aux côtés d'une des responsables du zoo où logeait le bébé singe. Le présentateur lui avait demandé : « Et vous n'avez pas eu peur ? L'animal aurait pu vous attaquer. » Il avait répondu que non.

En fait, ce petit orang-outan n'avait opposé aucune résistance : il avait compris que sa tentative d'évasion avait échoué et, submergé de désespoir, n'avait pas bronché quand la vétérinaire s'était approchée. Il était descendu du mur, avait atterri droit dans les bras de la femme en blouse blanche et s'était laissé porter jusqu'à la camionnette. Ces précisions n'avaient pas évité à Avraham un au revoir chaleureux de son interlocuteur qui l'avait remercié pour sa bravoure.

~

Après avoir essayé en vain d'éteindre son cigare électronique, Seban le reposa sur l'étui ouvert, tout en fredonnant au milieu des vapeurs froides qu'il exhalait.

« Écoutez, Avi, soupira-t-il, je vais transmettre votre requête à qui de droit, je n'ai pas le choix, mais vous comprenez que ça peut prendre des semaines, voire des mois, n'est-ce pas ? À part ça, avez-vous pensé à quelqu'un pour vous remplacer ? Devrons-nous recruter en dehors du commissariat ou jugez-vous que Wahaba est assez mûre pour reprendre le poste ? »

Avraham répondit qu'à son avis elle ferait un excellent travail. Seban lui demanda ensuite s'il connaissait Orna Benhamou, une inspectrice qui venait de démasquer un avocat de Guivataïm suspecté d'avoir assassiné deux femmes en maquillant leur mort en suicide ¹.

« Je ne l'ai jamais rencontrée, mais Ilana Liss m'en a dit le plus grand bien. »

En le raccompagnant à la porte de son bureau, le chef lui posa sur l'épaule une main aux ongles brillants, coupés net, et déclara : « Il me semble que je comprends ce qui vous motive, même si vous êtes persuadé du contraire. Vous vous sentez à l'étroit ici, vous pensez valoir mieux que notre secteur et ses petites enquêtes, n'est-ce pas, Avi ? Vous ne faites pas de vagues, mais sous vos airs modestes vous êtes convaincu de pouvoir jouer dans la cour des grands. Il paraît aussi qu'un de vos passe-temps favoris consiste à trouver les failles des détectives au cinéma ou dans les séries. Ne serait-ce pas pour prouver que vous êtes le seul capable de concevoir la bonne solution ? Je me trompe ? »

Avraham sourit et répondit que non. Et soudain, Seban referma la porte, comme s'il allait lui dévoiler quelque chose qui devait rester secret : « Eh bien, vous méjugez totalement ce que nous faisons ici. Pour preuve, sachez que l'appellation de notre ministère de tutelle a changé, nous ne dépendons plus du ministère de la Police, mais du ministère de la Sécurité intérieure. Eh oui, nous aussi, nous appartenons au système de défense de ce pays, et nos enquêtes ne sont pas moins importantes que celles des autres organismes de sécurité. De plus, n'oubliez pas qu'ici, c'est votre maison. Depuis combien de temps travaillez-vous dans ce commissariat ? Au moins quinze ans, non ? »

En regagnant son bureau, Avraham aperçut Eliyahou Maaloul dans le coin cuisine au bout du couloir, en train de se préparer son quatrième ou cinquième café noir de la journée. N'aurait-il pas dû demander à Seban de rester discret sur sa volonté de changement ? Sa nouvelle collaboratrice, Liz, n'était pas à son poste, sans doute partie en pause-déjeuner. Il lui téléphona tout de même pour savoir s'il y avait du nouveau.

« Non. Rien de neuf à part ce qu'on nous a signalé ce matin », répondit-elle.

« Ce qu'on nous a signalé ce matin », c'était exactement le genre de dossiers dont il s'occupait depuis une dizaine d'années. Depuis qu'il avait

pris ses fonctions dans le secteur.

Avi,

9:07 – reçu un message de l'hôpital Wolfson pour nous informer qu'un nouveau-né de sexe féminin a été retrouvé devant l'entrée des urgences. Aucun signe distinctif. Envoyer Wahaba sur place ?

9:53 – un déficient mental âgé de trente-six ans a essayé de brûler sa mère au domicile de celle-ci, rue Aharonovich. Il a ensuite agressé son travailleur social avec un couteau de cuisine.

10:37 – l'avocate du suspect pour contrefaçon de Viagra vous cherche de toute urgence. Quand la recontacterez-vous ?

11:19 – le directeur d'un hôtel à Bat-Yam a signalé la disparition d'un touriste parti sans régler sa note.

11:22 – un enfant de trois ans a été oublié dans une voiture sur le parking du centre commercial Le-Doré. Arrivé aux urgences en état de déshydratation critique, il est décédé une heure après son admission. Voulez-vous que nous convoquions les parents aujourd'hui ou après l'enterrement ?

Loin de ce que Seban qualifiait de sa « maison » se déroulaient des tas d'opérations complexes dont le but était de stopper la course iranienne au nucléaire. Des équipes héroïques déjouaient des attentats terroristes, menaient des enquêtes sur des présidents, des chefs de gouvernement ou des ministres. Oui, quelque part, il y avait des gens dont le travail servait vraiment à quelque chose. Qui participaient à des combats réellement importants et réellement gagnables. Qui menaient des batailles où il n'y avait pas uniquement des perdants, mais aussi des vainqueurs et des justiciers. Tandis que lui... quoi ? Il devait à présent convoquer des parents inconsolables d'avoir oublié leur fils dans la voiture pendant qu'ils allaient acheter un lave-vaisselle ? Essayer de faire parler un malade mental pour comprendre pourquoi il avait tenté d'assassiner sa mère dans une crise de

rage ? Non, Seban se trompait. Il ne pensait pas valoir mieux que de telles enquêtes. Mais il voulait réaliser le rêve qui l'avait poussé à s'engager dans la police, et dont il n'avait parlé qu'à Ilana, lors de son entretien d'embauche (en fait lors de leur première rencontre) : il voulait sauver des vies, lutter contre la cruauté, la violence et le mal.

Ilana lui avait alors demandé, avec un sourire qu'il apprendrait à connaître au fil du temps : « Vous pensez vraiment que la police est le bon endroit pour ça ? » Et lorsqu'il avait répondu que oui, elle avait répliqué : « Si seulement je pouvais affirmer que vous avez raison. »

Il appela une nouvelle fois Liz et la pria de lui rapporter de la cafétéria un plat de riz avec des haricots verts. Il envoya ensuite un message à Marianka : il avait l'intention de rentrer tôt et lui demandait si elle voulait qu'ils aillent courir ensemble sur la plage. Quarante minutes plus tard, elle répondit qu'elle avait un entraînement de karaté et ne serait pas à la maison avant 21 heures. Liz arriva avec une salade de crudités, thon et œuf dur parce qu'il n'y avait plus de haricots verts. Elle en profita pour lui transmettre la demande de l'avocate du suspect pour contrefaçon de Viagra : repousser l'audition de son client qui devait se faire opérer de l'appendicite.

Il pouvait rentrer chez lui.

De son côté, Esthy Wahaba s'était rendue à Wolfson. Elle avait collecté un maximum de renseignements sur le bébé trouvé à l'entrée de l'hôpital et recueilli le témoignage des médecins qui s'étaient occupés du garçon oublié dans la voiture et décédé. Quant à Eliyahou Maaloul, il attendait le travailleur social qui avait été attaqué par le déficient mental coupable de la tentative d'assassinat sur sa mère. Entre-temps, il allait procéder à un interrogatoire téléphonique de son psychiatre.

Avraham appela Gary pour lui demander s'il pouvait passer prendre la lettre d'adieu d'Ilana, mais, comme toutes les fois précédentes, il n'obtint

aucune réponse. Assis dans sa Hyundai blanche, il se rendit compte qu'il n'avait pas encore décidé où aller. Finalement, il prit la direction de l'hôtel de Bat-Yam parce qu'il n'avait plus personne à envoyer là-bas. Aux infos, il entendit qu'on parlait d'un opposant russe qui venait d'être victime d'un mystérieux empoisonnement – apparemment un nouveau coup des services secrets de Vladimir Poutine. Il ne put s'empêcher d'imaginer que la CIA ou le MI6 l'envoyait résoudre cette enquête : *Superintendant Avraham ? This is Langley calling. We know you expected our call.*

L'aspect de la façade de l'hôtel Palace lui rappela qu'il roulait sur le boulevard Ben-Gourion de Bat-Yam.

Bien que la pancarte affichât : « Établissement de luxe – chambres et suites », le lieu ressemblait plutôt à un immeuble d'habitation en piteux état : des années de négligence avaient laissé les murs de plâtre rongés par la salinité, arraché la plupart des volets et délavé ceux qui restaient encore accrochés. Seul avantage – son emplacement. Ses balcons donnaient sur la promenade du bord de mer, cette mer qui était partout la même et le mettait en joie chaque fois qu'il la voyait. Sur l'un des balcons, il aperçut d'ailleurs trois jeunes hommes torse nu qui fumaient. Ils s'éclipsèrent à l'intérieur dès qu'ils comprirent qu'Avraham s'apprêtait à entrer dans le bâtiment.

Je connais peu d'endroit où l'écart entre les éléments et leur appellation est tellement flagrant, se dit-il. Car outre ce « Palace », il y avait encore, le long de la promenade, un restaurant dont les tables en plastique couvertes d'une toile cirée avaient envahi le trottoir et qui s'appelait « Élégance », un autre spécialisé dans le poisson, qui était fermé et se prenait pour « Venise ». Un peu plus loin, la pâtisserie « De Luxe » s'était reconvertie en épicerie qui vendait surtout des cigarettes, de l'alcool bon marché et toutes sortes de graines, cacahuètes, pistaches, etc. Quant à l'hôtel mitoyen du Palace, il était encore plus délabré mais le concurrençait en se prétendant : « Hôtel Monaco, *sea shore, luxury and more* ».

Mais n'est-ce pas exactement ton histoire ? Sur la porte de ton bureau, n'est-il pas indiqué : « Chef du service d'investigation et de renseignement » ? Sur ta table de travail qui trône au milieu de la pièce n'y a-t-il pas, posée bien en vue, la pipe en bois brun que Marianka t'a achetée au marché arménien dans la vieille ville de Jérusalem ?

Tu es un « enquêteur ».

Comme Kurt Wallander... mais avec façade écaillée, toiles cirées tachées et volets cassés. Un type qui traque des parents éplorés, des enfants meurtris ; qui mène de petites investigations tristes dont la résolution ne fait qu'ajouter encore un peu de souffrance en ce monde.

Le hall d'accueil du Palace donnait directement sur la rue et réussit tout de même à le surprendre par sa décoration cent pour cent asiatique. Sur le sol de marbre étaient posées deux immenses amphores en porcelaine ornées de dessins de femmes en kimono et d'inscriptions japonaises ou chinoises, qui dépassaient Avraham d'une tête. À côté, il y avait plusieurs vases où s'épanouissaient des fleurs en plastique multicolores au bout de longues tiges, et un cerisier – peut-être un vrai – dans un pot. Derrière le haut comptoir en bois pointait la tignasse blonde d'un réceptionniste penché sur un livre. L'homme eut besoin d'un certain temps pour comprendre la raison de la venue d'Avraham mais, dès que les choses se clarifièrent, un large sourire s'étira sur son visage : « Ah, ça y est, tout est arrangé. On n'a plus de problèmes avec ce touriste. » En effet, au cours de l'après-midi, deux membres de sa famille s'étaient présentés à l'hôtel, avaient expliqué que désormais leur parent logerait chez eux, avaient pris ses affaires et réglé la note. Et si Oleg n'avait pas prévenu la police, c'était uniquement parce qu'il était persuadé que personne ne viendrait enquêter sur leur plainte.

Ainsi devait apparemment s'achever cette journée.

Avraham pouvait s'installer à la terrasse de l'Élégance, commander des spécialités géorgiennes comme ces *khinkalis* ou ces *khatchapouris* à l'aspect

bien gras et bien calorique sur les photos exposées en vitrine, et attendre que Marianka termine son entraînement de karaté.

« Comment savez-vous que c'était de la famille de votre homme ? demanda-t-il au réceptionniste.

— C'est ce qu'ils ont dit. Et ils ont payé pour lui.

— Et alors ?

— Comment ça, et alors ? Pourquoi quelqu'un aurait-il réglé sa note, s'il n'était pas de sa famille ?

— Donc, en fait, vous avez laissé des gens que vous ne connaissez pas prendre les bagages d'un de vos clients, uniquement parce qu'ils vous l'ont demandé ? »

Oleg parut embarrassé : « C'est que... Ça fait deux jours qu'il s'est volatilisé. Il est ressorti deux ou trois heures après son arrivée et n'est pas revenu depuis. De toute façon, ses valises étaient vides.

— Comment le savez-vous ? »

L'homme s'empourpra : « D'après ce que j'ai vu, elles avaient l'air totalement vides.

— Vous les avez ouvertes dans la chambre ?

— Bien sûr que non. Je n'ouvre jamais les valises de nos hôtes », dit-il en se levant.

Avraham comprit alors pourquoi Oleg avait été embauché à la réception. Très grand et bien baraqué, il était la personne idéale en cas de problèmes avec un client – ce qui, Avraham en avait bien l'impression, devait leur arriver de temps en temps.

« Ils vous ont laissé un nom ? Vous avez un numéro de téléphone ? insista-t-il.

— De qui ? demanda l'employé, de plus en plus mal à l'aise.

— Des parents de votre touriste. C'est bien ce qu'ils ont dit, qu'ils étaient de la famille ?

— Oui. Mais ils n'ont pas laissé de numéro de téléphone.

— Et son numéro à lui, vous l'avez ?

— Non plus. Il ne me l'a pas donné.

— Comment ont-ils payé ?

— En liquide. Six cents shekels, en billets de deux cents. Quatre cents pour les deux nuits déjà passées, et deux cents pour la troisième. Il avait réservé trois nuitées.

— Vous avez des caméras ici ? On peut les voir ?

— Oui, on en a une juste là, au plafond.

— Je ne parlais pas de la caméra, mais des deux inconnus. Ils ont été filmés ?

— Bien sûr. Vous voulez visionner la vidéo maintenant ? »

Pas encore. Il voulait d'abord monter dans la chambre.

« Vous souvenez-vous de ce qu'ils savaient de lui ? demanda-t-il au réceptionniste.

— Ce qu'ils savaient de lui ? Ils ont dit qu'ils étaient de la famille du monsieur qui était descendu ici et qu'ils venaient payer. C'est tout.

— Donc ils ne vous ont pas donné son nom ? Est-ce qu'ils vous ont montré son passeport ou un autre document d'identité ?

— Vous pensez que ces types n'ont rien à voir avec lui ? s'inquiéta Oleg qui sembla soudain penaud. Que le touriste risque de rentrer et de ne plus trouver ses bagages ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Venez, allons inspecter la chambre. »

Ils montèrent au deuxième. Parce que l'immeuble n'avait sans doute pas été construit pour devenir un hôtel, la pièce était vaste et sombre : la grande fenêtre, fermée quand ils entrèrent, ne donnait pas sur la promenade, mais sur une arrière-cour et un bâtiment décrépi qui masquait la lumière du soleil. Avraham tira un rideau qui avait été de couleur crème, ouvrit un volet qui n'avait pas été lavé depuis des années et regarda à l'extérieur. La vitre sale avait gardé une ancienne inscription tracée au doigt sur la poussière : « *Yaacov Ben-Hayat* ». Quant à la personne qui avait décoré la chambre,

elle avait apparemment tout de même songé à un palace : au plafond, une fresque en plâtre représentait des bouquets de fleurs et aux murs étaient accrochés d'immenses tableaux dans des cadres dorés dignes d'un musée florentin. Deux détails attirèrent aussitôt l'attention du commissaire : le minibar et une tasse en grès dans le lavabo de la salle de bains.

« Quelqu'un a nettoyé cette chambre depuis leur passage ? » demanda-t-il.

Oleg secoua la tête : « Non, la femme de ménage ne vient qu'une fois par semaine. Elle sera là demain matin.

— C'est vous qui avez rempli le minibar ou bien il était plein ?

— Ça aussi, c'est la femme de ménage qui s'en charge. »

Durant les quelques heures que le touriste avait passées entre ces murs, il n'avait apparemment pas bu d'alcool, mais s'était préparé un café en utilisant la bouilloire électrique. Au cas où ils auraient besoin de ses empreintes, peut-être pourraient-ils en relever dessus.

« Vous êtes monté avec eux dans la chambre ? »

Oleg secoua la tête : il était seul dans l'hôtel et ne pouvait pas quitter la réception.

« À propos, comment savez-vous que c'était un touriste ?

— Qui ?

— L'homme qui a pris la chambre. Et qui a disparu. Quelle langue parlait-il ?

— Anglais, mais il avait un accent. Français, je pense. Et il m'a aussi montré son passeport. Je peux vérifier, si vous voulez.

— Vous étiez là le jour de son arrivée ?

— La nuit. Je fais les après-midi et les nuits.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Rien. Mais il parlait anglais avec un accent et il est sorti d'un taxi de la station de l'aéroport. Je l'ai vu. »

Avraham lui demanda alors de verrouiller la chambre et de n'y laisser entrer personne. En redescendant, il voulut aussi savoir combien de clients séjournèrent en ce moment à l'hôtel. Oleg lui répondit que pour l'instant seules deux chambres étaient occupées, mais qu'une partie de leur clientèle réservait à l'heure : « Bon, vous savez, des couples, des personnes mariées, toutes sortes de gens. On a un seul couple de vacanciers, ils occupent la suite. Sinon, on a des Chinois au quatrième, qui travaillent sur le chantier du tramway. Des ingénieurs. »

Pourquoi, dans ce cas, avoir attribué à ce monsieur – dont Avraham ignorait encore tout, y compris le patronyme – une chambre sur l'arrière-cour et non avec vue sur la mer ? Le client avait demandé à ne pas être sur rue, se défendit le réceptionniste qui, de retour derrière son comptoir, donna enfin un nom au commissaire : Jacques Bertoldi. Interrogé sur la manière dont la réservation avait été effectuée, il alluma son vieil ordinateur de bureau, dut attendre presque cinq minutes avant de pouvoir s'en servir et découvrit que l'homme n'en avait pas fait à l'avance. Il était simplement entré dans l'hôtel et avait demandé une chambre pour trois nuits. Il n'avait pas non plus laissé son numéro de téléphone, uniquement celui de son passeport suisse, qu'Avraham, après avoir sorti un stylo bleu de la poche de sa chemise, nota dans le cahier à couverture noire que Marianka lui avait acheté en Slovaquie. En attendant de pouvoir visualiser ce Bertoldi grâce à la vidéosurveillance, il décida de consigner aussi ce dont Oleg se souvenait de son aspect : *la soixantaine, plutôt grand – au moins 1,85 m –, très maigre, peau assez mate, chevelure argentée, relativement fournie pour un homme de son âge. La nuit de son arrivée, il portait un costume marron et le même le lendemain, lorsqu'il était parti, vers les 5 ou 6 heures du matin.*

« En sortant, il vous a dit quelque chose ? reprit Avraham.

— En fait, oui, dit l'autre après un instant à fouiller dans sa mémoire : C'est aussi pour ça qu'on vous a appelés. Il m'a demandé si je pouvais lui recommander un bon restaurant, je lui ai dit que oui, et du coup il a voulu

savoir si je serais là le soir pour lui donner l'adresse. Et il a ajouté en anglais : “Super, alors, on se voit tout à l'heure, sans faute !” Vous comprenez maintenant pourquoi j'étais certain de le revoir ? »

Sur le chemin du retour, Avraham n'alluma pas sa radio. La caméra de surveillance du Palace était posée sur le siège passager à côté de lui, mais il se représentait déjà l'inconnu, la soixantaine, grand et mince, l'imaginait sortir d'un taxi au milieu de la nuit devant l'hôtel du bord de mer à Bat-Yam, demander en anglais avec un accent français une chambre ne donnant pas sur la rue puis, au lieu d'aller dormir ou au moins de s'allonger pour récupérer – comme on aurait pu s'y attendre –, se préparer un café. Au petit matin, il quittait sa chambre en assurant revenir le soir, mais ne réapparaissait pas.

Deux hommes avaient récupéré ses affaires avant que le commissariat n'ait envoyé un policier sur place pour se renseigner et vérifier la plainte. Pourquoi sentait-il déjà qu'il regretterait de ne pas être allé plus tôt s'enquérir du sort de ce touriste ? À ce stade pourtant, rien ne laissait penser que celui-ci courait un quelconque danger... sauf, peut-être, cette promesse de revenir le soir même et la réponse du réceptionniste à la dernière question qu'Avraham lui posa : « Est-ce que les deux hommes qui sont venus prendre les bagages lui ressemblaient ?

— Je ne me souviens plus trop de leur aspect, bredouilla Oleg en rougissant. L'un d'eux était petit. Et blond. On peut le voir à la caméra. Mais les gens d'une même famille ne se ressemblent pas forcément, n'est-ce pas ? »

1. Cf. *Une deux trois*, Gallimard, 2020. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

UN SIMPLE ENQUÊTEUR, 2023, Folio Policier n° 1019.

UNE DEUX TROIS, 2020, prix Mystère de la critique 2021, Folio Policier n° 938.

Aux Éditions du Seuil

LES DOUTES D'AVRAHAM, 2016.

LA VIOLENCE EN EMBUSCADE, 2015, Folio Policier n° 1020.

UNE DISPARITION INQUIÉTANTE, 2014, Folio Policier n° 1001).

Table des matières

L'auteur

À propos

Dédicaces

Épigraphe

PREMIÈRE PARTIE - La disparition

Chapitre 1

*Couverture : Graphisme /Direction Artistique Gallimard,
d'après photos © Riccardo Figueira / Millenium / Plainpicture,
© Urtimud89 / Pexels, © iStock.*

Titre original :

EMUNA

*Copyright © 2021 by Dror Mishani.
Translated from the Hebrew language:.3.
First published by: Ahuzat Bayit, 2021.*

© Éditions Gallimard, 2023, pour la traduction française.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>
© Éditions Gallimard, 2024.

« Une formidable humanité, une rare finesse psychologique et un sens aigu du jeu avec le lecteur. »

MICHEL ABESCAT, *FRANCE INTER*

Un simple enquêteur

Une enquête d'Avraham Avraham

TRADUIT DE L'HÉBREU PAR LAURENCE SENDROWICZ

Commissaire à Holon, Avraham est las d'enquêter sur des petits crimes sans éclat. Il rêve de missions plus importantes. Lorsque deux affaires se présentent simultanément, il délègue la plus ordinaire – un nouveau-né abandonné à proximité d'un hôpital – et se réserve la plus prometteuse : la disparition d'un touriste aux identités et aux passeports multiples. Quand on retrouve ce dernier noyé sur la plage, l'implication du Mossad semble se profiler. Avraham croit tenir sa grande enquête. En réalité, c'est un terrible cas de conscience qui l'attend...

DROR MISHANI

Né à Holon, Dror Mishani enseigne l'histoire du roman policier et la littérature israélienne à l'université de Tel-Aviv, où il vit. Un temps responsable de la rubrique littéraire du *Haaretz* ainsi qu'éditeur, il occupe une place de premier plan parmi les auteurs israéliens contemporains.

Cette édition électronique du livre
Un simple enquêteur de Dror Mishani
a été réalisée le 30 avril 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073044570 - Numéro d'édition : 617981).
Code produit : Q01752 - ISBN : 9782073044587.
Numéro d'édition : 617982.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-ie](#)